

Sartre, oscilloscope d'un siècle en ébullition

par Denis BERTHOLET,* Genève

C'est le destin de toute pensée, de toute philosophie de vieillir. Celle de Sartre, suppose-t-on, aurait vieilli à grande vitesse. La chute du Mur, l'effondrement du monde communiste auraient en quelque sorte invalidé ou «délégitimé» l'essentiel de son œuvre. Exit Sartre, frappé de nullité par l'histoire. Il y a quelque chose de vrai dans ce triste destin posthume. La fin de la guerre froide a accéléré le processus de mise en question de la pensée sartrienne. Elle a imposé, à peine dix ans après la mort de l'écrivain, un changement radical de perspective sur ce qu'il a laissé. Ce retournement a accéléré les réexamens et réévaluations que subit toute œuvre. Mais cela ne veut pas dire que celle de Sartre vieillisse plus vite qu'une autre. Après tout, un réexamen peut être le point de départ d'une nouvelle jeunesse. Prendre ses distances n'est pas enterrer.

Grosso modo, la fin des années 1980 et les années 1990 ont vu fleurir des études relativement convenues, décrivant les erreurs de Sartre et les confrontant à la lucidité de Raymond Aron. Pour la mémoire de celui-ci, cet exercice a sans doute été aussi juste que bénéfique. Pour la postérité de celui-là, je ne pense pas qu'il revête une grande signification. Ce n'est pas en 1989 qu'il fallait découvrir qu'il se trompait, mais en 1954, 1968 ou 1972. Les études des années 1990 ont prouvé ce qu'on savait depuis longtemps et n'ont guère fait avancer le dossier. Leur valeur est plutôt incantatoire que scientifique.

Peut-être leur principale vertu, en fin de compte, est-elle d'avoir donné à quelques-uns l'envie d'y aller voir, et d'avoir ainsi créé les conditions d'un renouvellement de la critique sartrienne. Mais il ne saurait être question ici de proposer une lecture ou un *digest* des ouvrages parus récemment autour de Sartre. Le problème est plutôt de savoir par quel bout et sur quelles bases on

peut aujourd'hui empoigner le philosophe, sur quel terrain et en quoi la connaissance de son œuvre peut se révéler féconde.

«Des» Sartre

Si l'on veut lui rendre justice, il faut le suivre dans la variété des époques qu'il a traversées et des genres qu'il a illustrés. Cela veut dire que Sartre est multiple. L'existentialiste ne se confond pas avec le marxiste, le critique d'art ou le romancier ne se saisissent pas de la même manière que le directeur de revue. Ce point n'est pas innocent. Dire que Sartre est multiple n'est pas un truisme. C'est prendre le contre-pied du discours qui a prévalu pendant

* Denis Bertholet est historien et biographe. Il vient de faire paraître une remarquable biographie de Jean-Paul Sartre, intitulée *Sartre* (Plon, Paris 2000, 596 p.). On lui doit aussi une biographie de Paul Valéry (*Paul Valéry*, Plon, Paris 1995).



Le silence de Sartre ? « Il ne possédait pas les moyens de distinguer le nazisme d'un autre régime. »

trente ans. Depuis Francis Jeanson, dans les années 1950, jusqu'à Michel Contat, à partir des années 1970, les spécialistes ont affirmé que Sartre était, comme la Révolution française selon Clémenceau, un tout dont on ne saurait rien distraire. Sartre était à prendre ou à laisser en bloc. De *La Nausée* à *L'Idiot de la famille*, de *L'Être et le néant* à la *Critique de la raison dialectique*, la trajectoire de Sartre répondait aux exigences les plus rigoureuses de cohérence interne. Elle était une, nécessaire, exemplaire. Tout y entraînait en résonance avec tout.

Partir de l'idée que Sartre n'est pas une cathédrale ne simplifie pas la tâche, dans la mesure où son œuvre s'est construite en un mouvement de création continu, dans lequel un moment en appelle un autre sans que jamais Sartre ne reprenne son souffle

(cette « relance » incessante de la machine productive produisant, précisément, l'impression d'unité). Chacun de ces moments, pourtant, doit être saisi en tant que séparé des autres, parce qu'il correspond à une œuvre séparée, achevée ou non. Comment Sartre respire-t-il, ou plutôt quel Sartre respire-t-il dans un roman ou un article militant, dans un drame écrit pour une scène parisienne ou un essai philosophique ? A le suivre dans la diversité d'horizons dans lesquels il s'est intellectuellement et littérairement imposé, le chercheur ne peut que s'exposer au meilleur : il découvrira que Sartre n'est pas un penseur « unidimensionnel », qu'il s'exprime sur des modes et à des niveaux extrêmement variés. Si Sartre est un, alors sa pensée est à jeter, dès l'instant où elle s'est ouverte sur la politique et ses erre-

ments. Si Sartre est plusieurs, alors son œuvre est une ville à explorer, un ensemble qui autorise tris et choix, rejets et coups de cœur.

Libérer l'œuvre de son auteur

A cet égard, les nombreux travaux publiés depuis quelques années sur *Les Mots* sont probants. L'œuvre a été perçue tantôt comme une sorte d'hommage à la littérature, ainsi que Sartre désirait que le public «bourgeois» la voie, tantôt comme une sorte d'ouvrage politique déguisé, telle que Sartre voulait qu'elle fût. La glose sur *Les Mots* a aujourd'hui permis de débarrasser ce texte de la gangue d'interprétations et d'images contradictoires dans laquelle Sartre l'avait lui-même emprisonné. Ce travail a rendu à l'œuvre sa force propre. Du point de vue de la biographie, celui que mes propres ambitions m'ont amené à privilégier, on peut y déchiffrer les stratégies qu'un homme, à l'époque de la psychanalyse, est amené à mettre sur pied, à la fois pour comprendre et pour se dissimuler les ressorts de sa propre histoire. Du point de vue de l'histoire littéraire, l'ouvrage occupe une place privilégiée dans la compréhension d'un genre, l'autobiographie, dont il démonte et éclaire les mécanismes les plus subtils. Au-delà, il pose des questions sur le fait littéraire lui-même, sur l'écriture et le style, sur l'ironie et la naissance de la fiction, etc. Les approches peuvent et pourront sans doute se diversifier *ad libitum*.

Il y a un brin de mauvaise foi à recourir à l'exemple des *Mots*, réputé le plus «littéraire» des livres de Sartre. Prenons une pièce peu connue et généralement décriée, *Nekrassov*. On peut la comprendre à la mode du XX^e siècle, c'est-à-dire dans la perspective de la guerre froide. On y voit une histoire grotesque d'espions et de trans-

fuges, de journalistes et de grévistes. C'est une comédie peu convaincante, qui met le spectateur mal à l'aise, parce que la construction dramatique repose sur des simplifications outrageusement idéologiques. Mais l'outrage repose sur des riens : quelques mots, quelques expressions ou tournures fortement datées (Sartre songe à l'affaire Kravchenko). Si l'on déplace l'accent, ces scories des années 1950 s'effacent, la pièce s'éclaire, personnages et situations se mettent à vivre, et une excellente comédie émerge. Un metteur en scène sensible, aujourd'hui, pourrait lui offrir une seconde jeunesse. Il ne s'agit pas d'affirmer que l'arrière-plan idéologique de la pièce est recommandable : il ne l'est pas, et ne le deviendra jamais. Il s'agit en revanche de ne pas nous laisser aveugler par des passions datées et de voir ce qui demeure, une fois sortis de leur champ d'action.

Ces exemples ne tendent-ils pas à dire que l'œuvre de Sartre devrait être libérée de son auteur ? A bien des égards, oui. Parce qu'il en a trop souvent guidé la lecture, rétrospectivement, à la lumière de principes politiques délirants. Parce qu'il a trop souvent cédé à la complaisance et raconté aux journalistes et commentateurs ce qu'ils avaient envie d'entendre. Sartre a mis en place une *vulgate* qu'il convient aujourd'hui de mettre à l'écart si nous voulons retrouver la fraîcheur de ses écrits et déployer les discours critiques à partir d'un point de vue qui soit nôtre.

Reste qu'il y a dans sa vie une cassure. Il a échoué à élaborer une Morale. Le Sartre d'avant l'échec élabore une philosophie du sujet dans *L'Etre et le néant*. Le Sartre d'après l'échec élabore une philosophie de l'histoire dans la *Critique de la raison dialectique*. Si l'on part de l'idée que ces deux moments ne se complètent pas mais s'opposent - une philosophie de la liberté, puis une morale de l'asservissement - force est de porter un regard contrasté sur leurs contenus respectifs.

Le penseur de la liberté s'inscrit dans le courant phénoménologique. Celui de la nécessité historique, dans la tradition marxiste. Les philosophes de tous bords n'ont sans doute pas fini de clamer son originalité ou de dénoncer sa vacuité. La distance devrait nous inciter à reprendre la question sous un autre angle. Est-il bien nécessaire de savoir si Sartre fut un «bon» phénoménologue ou un «bon» marxiste ? Il est temps de nous éloigner des œuvres et de leur strict contenu pour tenter de comprendre comment, dans et par l'ambivalence de son regard, il a en quelque sorte vécu et résumé les drames du siècle.

Un penseur sous tension

Au-delà du retour aux œuvres et à leur diversité, un champ d'investigation s'ouvre ici, qui ne se confond pas avec l'étude de la réception de la pensée de Sartre. Il s'agit de saisir, à l'intérieur même de cette pensée, la nature et le sens des tensions innombrables qui la traversent. Sartre est un oscilloscope, qui enregistre le moindre frémissement du champ de forces à l'intérieur duquel il est placé, et le traduit immédiatement en idées. Ses passions sont celles de son époque, ses emportements ceux de ses contemporains. Ses échecs et ses réussites, ses contradictions et ses accomplissements sont ceux de l'histoire intellectuelle du siècle. En ce sens, on peut prendre Sartre comme un symptôme. Il n'est pas seul en jeu. Ses formulations sont construites avec le matériau que lui fournit l'époque, ses efforts reprennent et continuent le mouvement général de ce qu'on eût appelé, jadis, la vie de l'esprit.

Essayer de comprendre Sartre, dans cette perspective, est un défi. Cela revient à tenter de saisir de l'intérieur la logique du siècle écoulé. Cela revient, plus précisément, à éclairer la genèse morale du

totalitarisme. Les témoignages d'anciens compagnons de route ou de militants «repentis» abondent. La plupart du temps, leurs explications sont d'une affligeante pauvreté. Par analogie avec le phénomène religieux, ils évoquent l'esprit de croyance ou le besoin d'espérer, le sentiment d'appartenance ou celui d'exaltation. Aucun, que je sache, n'a eu le courage de prendre le scalpel et de se faire, comme disait Musil, son propre «vivisecteur».

Chez Sartre, tout est là, dans la tension qui l'habite et le pousse à sauter d'une interrogation à l'autre et d'un ouvrage à l'autre. Nous pouvons aujourd'hui déchiffrer tout ce qu'il a écrit et dit, comme la traduction d'un discours qui n'apparaît nulle part ailleurs, celui des espoirs et des doutes qui traversent une société, de la souffrance et des efforts sans cesse renouvelés des hommes pour comprendre leur environnement. Au fond, la grande vertu de Sartre est d'utiliser à fond l'outillage intellectuel de son temps, de le pousser jusqu'à ses extrêmes limites, et de faire ainsi apparaître, de toutes parts, ses pouvoirs comme ses faiblesses, sa capacité de rendre compte du monde comme son impuissance à le maîtriser.

L'élucidation des liens profonds qui attachent Sartre à son temps reste à faire. Peut-être nos instruments méthodologiques demeurent-ils insuffisants. Mais il faut tenter l'aventure. Elle mettra fin aux jeux de l'amour et de la haine, à la puérilité des énumérations d'erreurs et à la vanité des justifications. Sartre, vu de loin, pourrait devenir autre. Ni idole, ni statue. Un boxeur : un homme dont on ne sait plus s'il se bat avec ou contre son temps, qui ne relâche jamais son effort, qui parfois perd pied, mais qui revient à la charge inlassablement, parce qu'il n'ignore pas que c'est là toute sa dignité d'homme.

D. B.